



2018-n°1

**Heather Braun, Elisabeth Lamothe, Delphine Letort (dir.), *Les Cultures ado : consommation et production***

---

« Filles, Sexe et Réseaux sociaux: le côté obscur du roman pour adolescents contemporain »

Gilles Béhotéguy (Maître de conférences en littérature française à l'Université de Bordeaux-ESPE d'Aquitaine)

---



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

## Résumé

Le roman pour adolescents creuse la veine du *problem novel* en explorant et exploitant le monde tel qu'il est. L'usage des réseaux sociaux plébiscité par les jeunes nourrit de nombreuses fictions mais sous un jour sombre et dramatique où se devinent les préoccupations et les angoisses des adultes qui font et diffusent la littérature pour adolescents. La prédation sexuelle en ligne dessine les contours d'une épouvante connectée dont les filles sont les principales victimes. Ailleurs, dans des romans qui font la part belle au harcèlement dans les lycées et les collèges, les filles se partagent les rôles de bourreau et victime dans un renouveau des *school stories* à grand renfort de ragots et de médisances autour d'une obsession : le sexe. C'est dans un nouveau filon éditorial que des écrivaines marquées par *50 shades of Grey* de E.L. James écrivent des romans *New Adults*. L'apprentissage du passage à la vie d'adulte se double d'un apprentissage à devenir femme pour des jeunes filles en quête du grand amour et du grand frisson. Les combats féministes contre l'oppression du patriarcat sur la condition féminine trouvent là une axiologie que l'on peut qualifier d'hypermoderne, et le conte de fées et d'amour traditionnel un dénouement inattendu : la femme découvre et réclame la soumission à l'homme forcément viril et puissant comme gage d'une vie amoureuse épanouie et d'une sexualité comblée.

## Mots-clés

filles, sexualité, réseaux sociaux, roman pour jeunes adultes, genre

## Abstract

Young adult novels exploit the *problem novel* genre by exploring the world as it is. Fiction portrays the youths' frequent use of social networks in a dark and dramatic light, revealing the worries and fears of the adults who both produce and popularize young adult novels. Online sexual predation generates horror around girls – the main victims. Other novels depict high-school harassment and girls who act out as torturers and victims in school stories that incorporate gossip and obsessional sex. Influenced by E.L. James's *50 Shades of Grey*, some female authors write New Adult novels for the new editorial vein. In addition to learning how to become adults, young girls searching for the thrill of true love also need to learn how to become women. In these works, feminist struggles against the oppression that the patriarchal system represents for the female condition find an axiological expression that we could call hypermodern. Indeed, the traditional love story and fairy tale are rewritten with an unexpected twist: women end up happily enter a submissive relationship with invariably virile and powerful men, which is deemed necessary for a happy, fulfilling sex and love life.

## Keywords

girlhood, sexuality, social networks, young adult novel, gender

*It's Complicated: The Social Lives of Networked Teens*<sup>1</sup>, enquête que la sociologue danah boyd a consacrée pendant dix ans aux usages des réseaux sociaux par les adolescents américains, montre que cet usage social de masse (en 2015, 1 milliard d'utilisateurs par jour sur Facebook<sup>2</sup>) est inscrit au cœur même de la culture des jeunes puisque (toujours pour Facebook) 22 ans est la moyenne d'âge des utilisateurs.

Beaucoup de titres de romans pour adolescents et *young adults* s'emparent de ce sujet populaire ou en font un des motifs de la diégèse. Tous appartiennent à une littérature de masse, essentiellement américaine, qui se décline aujourd'hui en cycles et en séries et dont les histoires ne cessent de s'inspirer les unes des autres, voire même de se plagier sans vergogne. On peut aussi avancer que les romans dans lesquels les réseaux sociaux jouent un rôle important sont en grand nombre des histoires de filles écrites par des jeunes et moins jeunes femmes pour un lectorat féminin. Une *chick lit* connectée donc, qui traite du rapport au monde des adolescentes, des relations sociales d'un point de vue féminin, de l'amour mais aussi du sexe. Quatre ingrédients dont le mélange et le dosage, laissés à la discrétion et au talent des auteures, a conduit certains de ces romans vers un succès international, redoublé par des adaptations en film ou en séries télé, comme *Gossip Girls* (Cecily von Ziegesar, 2002-2007) ou *Pretty Little Liars* (Sara Shepard, 2006-2014). Il n'est sans doute pas inutile de préciser qu'il s'agit des filles et des réseaux sociaux tels que les imaginent les adultes qui écrivent pour la jeunesse des romans toujours en équilibre, ainsi que le rappellent Danièle Thaler et Alain Jean-Bart car : « Soit les auteurs cherchent à reproduire l'image de l'adolescent que la réalité semble réfléchir, soit ils tentent de proposer des images de l'adolescent que la société voudrait voir incarner par l'adolescent réel<sup>3</sup>. » Une question se fait jour qui orientera notre propos : quelles cultures et quels imaginaires d'adultes visent à nourrir les cultures et les imaginaires des adolescents – en l'occurrence ici, des adolescentes? Qu'est-ce que les femmes ont à raconter aux filles dans cette littérature *mainstream* ?

Nous verrons dans un premier temps que l'éducateur vigilant sommeille en chaque écrivain et qu'il entend montrer la face obscure des réseaux sociaux et en dénoncer les périls. Ogres dévoreurs de fillettes sous les pseudos, harcèlement dans les écoles, rumeurs et ragots destructeurs sur Facebook et Twitter, les plumes terrifiées trempent directement dans les angoisses des adultes face à la jeunesse trop connectée. De ces adolescentes malmenées, secouées, en lutte constante pour leur survie psychique et leur intégrité morale qu'ils mettent en scène, les auteurs sont les coaches. Leur programme ? Bats-toi, encaisse et dépasse-toi. La *badass* (« dure à cuire ») est devenu un modèle féminin poussé sur le devant de la scène romanesque où

---

<sup>1</sup> BOYD D., *It's Complicated. The Social Lives of Networked Teens*, New Haven, Yale University Press, 2014.

<sup>2</sup> Chiffres avancés sur le *journal du Net* (JDN <[www.journaldunet.com](http://www.journaldunet.com)>, consulté le 15 mai 2016 et le blog du Modérateur Facebook <[www.blogdumoderateur.com/chiffres-facebook](http://www.blogdumoderateur.com/chiffres-facebook)>, consulté le 15 mai 2016.

<sup>3</sup> THALER D., ALAIN J. B., *Les Enjeux du roman pour adolescents. Roman historique, roman-miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 201.

elle relaie les stars combattives du cinéma et de la chanson. Mais se battre au quotidien n'empêche pas d'aimer, voire à la fin de l'adolescence d'avoir une vie sexuelle. La romancière, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, tombe les gants de boxe et enfile la blouse du sexologue : le roman se fait guide, prépare l'adolescente à la « première fois », et quand elle sera jeune adulte, se propose de lui dévoiler les grands mystères du plaisir.

## Les réseaux sociaux, un danger pour la jeunesse

La terreur de la prédation sexuelle sur les réseaux sociaux et les chats travaille les adultes aussi bien aux États-Unis<sup>4</sup> qu'en Europe. L'Amérique en a même fait une émission de télé-réalité nommée *To catch a predator*<sup>5</sup>. Le show, filmé en caméra cachée, visait à identifier, attirer dans un piège et arrêter en direct des adultes contactant des mineurs sur internet pour des relations sexuelles<sup>6</sup>. Moins spectaculaire, la France, comme beaucoup d'autres pays européens, a créé en 2005 l'association e-enfance.org qui a pour vocation de « permettre aux enfants et adolescents de se servir des technologies de communication avec un maximum de sécurité<sup>7</sup> ». Voilà qui vaut programme pour les 48% d'enfants entre 8 et 17 ans connectés sur Facebook selon les chiffres de l'association. Le roman pour adolescents se régale du sujet, entre réalité et fantasme<sup>8</sup>, propice à des scénarios horribles générateurs de suspense ou, au contraire, à des récits qui relèvent plutôt de « l'art de l'intime<sup>9</sup> » et de ses nombreuses formes, journal, autobiographie, témoignage, etc. dans la veine à succès des « histoires vraies ».

On rencontre peu de héros masculins victimes de prédateurs dans ces récits alors que les jeunes filles entre 14 et 16 ans semblent toutes des proies idéales. Quelle que soit la culture d'origine des textes, une typologie commune se fait jour<sup>10</sup>. L'adolescente représentée est mal dans sa peau parce que son cadre familial ne lui offre ni repères, ni sécurité. Souvent seule, incomprise, elle trouve dans les échanges en ligne la communication, l'écoute qui lui manque. Jamais explicite, on notera un moralisme sous-jacent qui affleure et pointe, par-dessus la tête du lecteur/de la lectrice visés tous ces parents déficients, trop occupés pour s'occuper de leurs enfants et donc responsables du drame qui les guette.

Le second point commun à ces histoires est le besoin d'être remarquée et appréciée qui

---

<sup>4</sup> danah boyd consacre un chapitre entier de son enquête à la question.

<sup>5</sup> Programme Dateline NBC. Diffusée de novembre 2004 à décembre 2007.

<sup>6</sup> Cette émission était en lien avec l'association californienne *Perverted Justice* qui enquête sur les milieux pédophiles et infiltre les messageries des jeunes pour appâter les pédophiles. Voir leur site : <<http://www.perverted-justice.com/>>, consulté le 20 juin 2016. L'écrivain Harlan Coben s'en est inspiré pour son roman *Caught* (2010).

<sup>7</sup> <<http://www.e-enfance.org/enfants-danger-reseaux-sociaux.php>>, consulté le 25 mai 2016.

<sup>8</sup> « *No parent wants to imagine her or his child being harmed, and the potential cost of such a violation is unfathomable, regardless of how statistically improbable such an event might be.* » BOYD D., *Its complicated*, op. cit., p. 110.

<sup>9</sup> SERVOISE S. (dir.), « L'art de l'intime », *Raison Publique*, n° 14, avril 2011.

<sup>10</sup> Voir par exemple: GAGNON M., *Ne t'arrête pas (Don't Turn Around)*, Paris, Nathan, 2015 ; QUEYSSI L., *Menace sur le réseau*, Paris, Rageot, 2015 ; VILLEMENOT V., *Réseaux* (vol. 1), Paris, Nathan, 2013 ; WITEK J., *Mauv@ise connexion*, Vincennes, Talents Hauts, 2015.

vient s'ajouter, pour beaucoup de personnages, à l'ambition de devenir mannequin. Ces jeunes filles sont belles, le savent et veulent faire la couverture des magazines. Facile alors pour le prédateur de s'improviser photographe de mode et de séduire la gamine aveuglée par les paillettes. Cette récurrence nous conduit à débusquer les stéréotypes de genre qui en font le lit – les adolescentes ne constituent-elles pas l'avant-garde du « Beau sexe » ? Elle nous montre combien cette littérature participe d'une culture dans laquelle les *people* sont des modèles et les médias des oracles qui promettent une gloire rapide à tous/toutes les candidat(e)s aux « Nouvelles stars ». Un scénario aussi bien rôdé, réécriture glaçante et internationale de la *Belle et la Bête*, monstre non plus ensorcelé mais psychopathe, serait-il possible si le roman *young adults* nous présentait, pour changer, une adolescente qui rêve du prix Nobel de physique comme son idole Marie Curie ? L'échappée semble difficile puisque même la *Geek Girl* (Holly Smale, 2014), érudite et mal habillée, connaîtra un parcours proposé comme exemplaire, d'intellectuelle à Top Modèle.

Une dernière remarque sur les romans de la prédation sexuelle : si l'on n'échappe pas aux mises en scène violentes, voire choquantes<sup>11</sup>, les portraits des monstres démasqués collent à la réalité car beaucoup sont des adolescents ou de jeunes adultes perturbés. Pourtant le suspense est d'autant plus efficace qu'il se construit sur le fantasme du vieux pervers affamé de chair fraîche. En effet, sous toutes les plumes, le barbon amateur de tendrons, jadis ressort de la comédie classique, est l'objet d'un dégoût général, ce qui invite à questionner, en passant, un autre type de récit de prédation, la série *Twilight* et au-delà toute la *Bit Lit*. Comment expliquer l'enthousiasme planétaire pour ces histoires d'amour et de sexe entre une très jeune fille innocente et pure et le vampire, ce monstre vieux de plusieurs siècles mais sans une ride ? On peut avancer une réponse : le culte de la beauté juvénile supprime la raison dans nos sociétés dominées par le jeunisme<sup>12</sup> et rien ne fait vraiment problème tant que le masque de la jeunesse éternelle cache ce que nous ne saurions plus voir : la vieillesse et la mort. Sous le pseudo, derrière les photos dont personne ne peut vérifier l'origine, l'ogre moderne se fabrique une personnalité, un visage et un corps pour combler l'imaginaire des jeunes filles. Toujours jeune et beau mais en même temps expérimenté et attentif, il est aux « chats » ce que le prince charmant était aux contes, à la fois un leurre et un idéal que l'on croyait dépassés mais qui ne cessent de se renouveler.

S'ils passent des heures sur les réseaux sociaux, les personnages féminins, comme dans la vie, vont aussi à l'école, dans des lycées que la fiction transforme en arènes. Là, elles apprennent peu de choses sinon à s'entre-déchirer : elles harcèlent ou sont harcelées, détruisent des réputations ou connaissent la honte et le bannissement.

---

<sup>11</sup> NORDIN M., *Les Anges de l'abîme*, Paris, Edition du Rouergue, 2014. (Version Ebook)

<sup>12</sup> LIPOVETSKY G., *L'Ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1983, p. 82 et sq.

## Harceler pour mieux régner : le renouveau féminin des *school stories*

Depuis le début des années 2000, il semblerait que les lycées d'outre-Atlantique soient devenus des nids de vipères en mini-jupes. Les nouvelles *school stories* se racontent au féminin, dans un sous-genre de la *chick lit*, la *Bad Girls lit*, conçue à partir d'un scénario diégétique bien rodé : la petite nouvelle se trouve confrontée dès le jour de la rentrée à une bande de pimbêches arrogantes qui transforment sa vie en cauchemar. L'Enfer existe donc au fond des provinces américaines, à hauteur d'une adolescence nantie mais sans guides : les adultes et les parents en particulier sont absents ou ces furies juvéniles font tout pour les éviter et rester toujours entre elles. Comme l'analyse Naomi Wolf : « [Cette littérature] C'est *Sa Majesté des mouches* mais au centre commercial du coin et sans que la morale s'en offusque<sup>13</sup>. » Mais dans la réalité certains s'en alarment et Rosalind Wiseman en a tiré un guide à l'usage des parents dépassés, *Queen Bees and Wannabes* (2002), sous-titré « Aidez vos filles à survivre aux bandes, aux commérages, aux petits copains et à toutes les nouvelles réalités de l'univers féminin. » Mark Waters en fera un film au titre on ne peut plus explicite : *Mean Girls* (*Lolita malgré moi*, 2004).

La veine de ces *school stories* pour filles est aujourd'hui bien exploitée et deux dominantes s'y croisent. L'une qui traite du harcèlement et l'autre que l'on pourrait intituler « Littérature de commérages », « Roman de la rumeur » occupée à dépeindre la vie extraordinaire d'adolescentes belles et très riches dans un monde de loisirs et de luxe. D'un côté *Blacklistée*, *Ma réputation*, *La Liste* et *#Scandale*, de l'autre *Gossip Girls*, œuvre matricielle dont seront issues *The Clique* (Lisi Harrison, 2004-2011) et *Pretty Little Liars*. Tous ces romans convergent dans la mise en scène du terrible pouvoir de destruction des jeunes filles et leur arme fatale : la médisance. Nous le savions déjà grâce aux nombreuses études psychologiques et sociologiques, être la victime de commérages méchants est le type d'agression sociale le plus courant parmi les filles<sup>14</sup>. Ainsi s'exprime l'éducateur Heyly, homme averti, qui met en garde Piper Chapman lors de son incarcération dans la série *Orange is the New Black* : « *Women fight with gossips and rumors*<sup>15</sup>. » A l'école, nous ne sommes plus aujourd'hui au temps des petits mots glissés à la récré par un corbeau à couettes. La rumeur circule maintenant à grande échelle, du texto meurtrier aux réseaux sociaux, quand elle ne s'étale pas sur des blogs venimeux et anonymes comme le découvre l'héroïne de *Ma réputation* (Gaël Aymon, 2013) :

La photo de moi, endormie sur mon lit apparaît partout ! Sur les blogs, les réseaux, tout le lycée l'a partagée, tous mes « amis » la font tourner ! Je lis sans y croire les commentaires des

<sup>13</sup> WOLF N., «Young Adult Fiction: Wild Things», *New York Times*, 12 mars 2006. <[http://www.nytimes.com/2006/03/12/books/review/12wolf.html?\\_r=3&](http://www.nytimes.com/2006/03/12/books/review/12wolf.html?_r=3&)>, consulté le 4 juin 2016.

<sup>14</sup> UNDERWOOD M. K., *Social Aggression Among Girls*, New York & London, The Guilford Press, 2003.

<sup>15</sup> *Orange is the New Black*, Netflix production, (3 saisons depuis 2013.) Saison 1, épisode 1

élèves de ma classe et de gens que je ne connais même pas : « Matez ce que Sofiane vient de partager ! Il l'a niquée!<sup>16</sup> »

Le roman s'empare des réseaux sociaux comme instrument d'emprise et comme métaphore des relations féminines : au centre de la Toile qui lui assure pouvoir et popularité, la mauvaise fille est une araignée pour les autres. Le harcèlement, devenu un des combats majeurs de la plupart des systèmes éducatifs dans le monde, devient un thème au service duquel la littérature pour adolescents peut déployer tout son potentiel didactique et développer, avec plus ou moins d'intelligence et de créativité, une morale fourre-tout dont la tolérance, l'estime de soi, la générosité et l'inévitable posture *gayfriendly* sont les piliers. De bonnes intentions dont la chaîne familiale ABC s'est emparé pour réaliser en 2011 un téléfilm, *Cyberbu//y (Le Mur de l'humiliation*, Charles Binamé, 2011), où s'accumulent tous les poncifs sur le sujet, mais dont la visée éducative a été à l'origine d'une mobilisation très importante contre le cyberharcèlement aux États-Unis.

Dans *La Liste* (Siohban Vivian, 2013) ou *Les Petites reines* (Clémentine Beauvais, 2015), les filles s'interrogent : « Serai-je désignée la plus belle pour aller danser cette année, ou au contraire élue reine des boudins<sup>17</sup> ? » Mais certaines s'indignent d'une telle sélection : « Qui sont les mecs assez cons pour faire un truc pareil ? – Les mecs ? C'est un petit clan de pétasses nuisibles<sup>18</sup> ! » La charge est sévère contre ces cliques de filles en apesanteur dans le vide d'existences qui valent « moins que zéro<sup>19</sup> » et où il n'est question que d'apparence, d'argent, de vêtements et de *boyfriends*. « Je m'ennuie, alors je médis » pourrait être la devise de ces adolescentes de papier, raison pour laquelle, sans doute, Megan Abbott nous met en garde dans *Dare Me* (2012) : « Il y a toujours quelque chose de dangereux dans l'ennui des adolescentes<sup>20</sup>. » Médire sur le physique des copines est une habitude féminine malsaine, mais, à un degré supérieur de perversité ou d'ennui, détruire les réputations apparaît comme l'obsession qui travaille les adolescentes. Au nom d'une féminité curieusement bardée de principes d'un autre âge et pour partie inconscients, connectées pour mieux surveiller et condamner la sexualité de celles qui transgressent des règles jamais explicitement formulées, les « bonnes copines » sont les gendarmes du désir et les gardiennes de l'intégrité du corps féminin. On surveille donc celles qui couchent et n'en font pas mystère, celles qui se cachent pour coucher, celles qui échangent un baiser avec le copain de leur meilleure amie ou partagent un verre avec l'ex-petit-ami d'une meilleure amie, les relations sociales entre les personnages obéissant à un protocole aussi complexe et raffiné que l'étiquette des anciennes cours. Mais elles tremblent toutes – les

---

<sup>16</sup> AYMONT G., *Ma réputation*, Paris, Actes Sud Junior, 2013, p. 40.

<sup>17</sup> VIVIAN S., *La Liste*, Paris, Nathan, 2013 ou BEAUVAIS C., *Les Petites Reines*, Sarbacane, « Exprim », 2015.

<sup>18</sup> VIVIAN S., *op. cit.*, emplacement 606 sur 4510, Ebook édition.

<sup>19</sup> ELLIS B. E., *Moins que zéro*, trad. Brice Matthieussent, Paris, Christian Bourgeois, 1986. Roman qui dépeint un moment de la vie d'adolescents américains fortunés totalement à la dérive.

<sup>20</sup> ABBOTT M., *Vilaines filles*, trad. Par Jean Esch, Paris, JC Lattes, 2013, p. 16.

pathétiques L.B.R. (*Loser Beyond Repair*) ou les vénéreuses Lolita –, de voir apparaître sur une page Facebook ou un compte Twitter, la version moderne de la lettre écarlate, le mot redouté : « Salope ! »

Du point de vue de l'écriture romanesque, l'inclusion d'une rumeur dans le récit n'est pas sans conséquences sur les stratégies narratives et leurs effets sur la réception du texte. Organiser une pluralité de points de vue comme dans *La Liste*, entraîne le lecteur dans le mouvement propre à la rumeur et ménage de larges pans d'incertitude qui, comme s'il était dans la vie, lui laissent le choix de minorer ou de majorer les informations en fonction des éléments et des événements déroulés peu à peu. En revanche, un roman comme *Blacklistée* (Cole Gibsen, 2015), rédigé à la première personne, force l'identification et oblige la lectrice/le lecteur à prendre parti pour une interprétation de la rumeur, celle de la narratrice victime (dès lors sa meilleure amie de papier), contre le/la ou les propagateurs anonymes. On le voit, la rumeur dans la fiction contraint le roman à la spécularité par une esthétique d'écriture qui, comme un site de partage ou un blog, crée l'illusion d'une lecture participative, « tisse des liens entre réception individuelle et discours collectif, formes discursives et conscience [expérience] sociale<sup>21</sup> », selon l'analyse d'Isaac Bazié. Mais ce que le « *slutshaming*<sup>22</sup> » met en scène paraît, axiologiquement, fort ambigu. Si tous en condamnent la pratique, aucun auteur ne semble juger nécessaire d'explicitier les raisons d'une telle condamnation. Une morale sans doute inconsciente de ses effets pèse sur ces romans du « *bashing*<sup>23</sup> » et y réinjecte le point de vue aveugle de nos sociétés occidentales : masculin, blanc et hétéromormé. Elle oppose la fille bien, populaire, intouchable donc digne de trouver un jour l'amour d'un garçon, à la prétendue fille facile dont tous les garçons profitent mais qu'aucun n'aimera. Ce clivage caricatural et moralisateur assure deux fonctions : il confirme d'abord le rôle fondamental du commérage dans la culture des femmes. Pour Deborah Jones, il est « le moyen de parler entre femmes de son rôle de femme<sup>24</sup> », ce que commente Henry Jenkins : « Le commérage permet aux femmes de parler de leur expérience commune, de partager leur expertise et de renforcer les normes sociales<sup>25</sup>. » Dans la fiction, la seconde fonction du « *slutshaming* » est l'exacte illustration du renforcement, par les filles elles-mêmes, des normes sociales de genre, ce qui conduit à une aporie : qu'elles défendent un idéal féminin rétrograde ou qu'elles soient montrées du doigt par tout le lycée, toutes les filles

---

<sup>21</sup> BAZIÉ I., « Texte littéraire et rumeur. Fonctions scripturaires d'une forme d'énonciation collective », *Protée*, vol. 32, n°3, 2004. <<http://id.erudit.org/iderudit/011260ar>>, consulté le 17 février 2017.

<sup>22</sup> Les féministes qui emploient le terme « *slut-shaming* » dénoncent une société qui considère les femmes sexuellement actives comme des « salopes ». Le terme est né après les « *slutwalks* » des féministes américaines et canadiennes en 2011. On pourrait traduire ce terme en français par « couvrir de honte les salopes ».

<sup>23</sup> Anglicisme que l'on pourrait traduire par défoulement, acharnement violent, lynchage verbal sur une personne (mais le « *bashing* » peut porter sur une communauté, une culture, un pays) pour en faire un bouc émissaire.

<sup>24</sup> JONES D., « Gossip : Note on Women's Oral Culture », *Women's Studies International Quarterly*, n°3, 1980, p. 194-195.

<sup>25</sup> JENKINS H., *La Culture de la Convergence. Des médias au transmédia (2006)*, trad. C. Jaquet, Paris, Armand Colin, 2014, p. 101.



œuvrent *in fine* à s'exposer en objets sexuels potentiels<sup>26</sup>.

Telle est l'impasse d'une condition féminine qui apparaît plutôt paradoxale. Alors que pour être cool, acceptée par les autres, les personnages adoptent un langage, une apparence et des attitudes que ne désavoueraient pas les actrices du X, elles peuvent en même temps s'ostraciser sans pitié au prétexte d'écarts de conduite que pardonnerait la plus boutonnée des quakeresses. Ces romans qui jouent la carte de la provocation nous montrent en réalité que le chemin à parcourir est encore long pour les filles jusqu'au *sexpowerment* théorisé par Camille Emmanuelle comme étant la volonté politique pour les femmes de se débarrasser des injonctions sociétales toujours vives sur le corps féminin et la sexualité féminine. Seul moyen, selon la chercheuse pour casser les préjugés, pour trouver une source d'*empowerment*, d'émancipation, de libération et d'égalité homme/femme<sup>27</sup>.

Cette définition qui appelle au combat concerne-t-elle ces filles des romans *young adults*, plutôt mal dans leur peau, qui souffrent et doivent se battre pour survivre ?

## Sois belle et bats-toi

Même si l'on sait que l'adolescence n'est pas la période la plus facile de la vie, on est frappé de lire autant de récits où les filles doivent livrer bataille dans la douleur pour exister. Les conflits personnels et surtout interpersonnels envahissent leur quotidien et ne les laissent jamais en paix. En première place se tient l'obsession de la popularité, le fait d'être connue et aimée du plus grand nombre. Rêve de star, donc. Ce Graal de la lycéenne américaine est devenu aujourd'hui l'objet d'une quête internationale à laquelle le succès de certaines comédies (*Clueless*, Amy Heckerling, 1996 ; *American girls*, Peyton Reed, 2000) a largement contribué. Héritière du *Guide de la popularité*<sup>28</sup>, une production abondante<sup>29</sup> qui tient autant de la littérature que du manuel pratique vise, en concurrence avec de nombreux tutoriels sur Youtube, à proposer un mode d'emploi de la popularité. Dans ces textes, la morale n'est jamais loin qui taraude les adolescentes et conditionne la quête de popularité à une question existentielle : « Suis-je une fille bien ? » que l'on pourrait interpréter à l'aune de la philosophie antique : « Suis-je assez vertueuse pour accéder au Bonheur ? » Rien de bien profond pourtant dans ce questionnement ontologique. Il s'agit d'un artifice au service d'une idéologie plutôt bien-pensante qui oppose les filles faussement populaires parce qu'elles sont riches, belles et « cool »

---

<sup>26</sup> DI CECCO D., « Gossip Girls : Le rôle du potin dans quelques romans pour adolescentes », *Nouvelle Revue Synergie Canada*, n°7, 2014. <<http://journal.lib.uoguelph.ca>>, consulté le 3 novembre 2016.

<sup>27</sup> Camille Emmanuelle interviewée dans *Les InRockuptibles*, 17 avril 2016. Voir EMMANUELLE C., *Sexpowerment – Le sexe libère la femme (et l'homme)*, Paris, Editions Anne Carrière, 2016.

<sup>28</sup> CORNELL B., *Teen-Age Popularity Guide*, Boston, Dutton Books for Young Readers, 1951.

<sup>29</sup> Voir par exemple, Meg Cabot, *Le Jour où j'ai voulu devenir populaire (How to be popular)*, 2006), Hachette, 2006 ; Florence Hinckel, *Populaire ?*, Rageot, 2015 ; Maya Van wagenen, *Populaire. L'histoire vraie d'une geek devenue reine du vintage*, Michel Lafon, 2014.

mais sans âme, à celles qui, contre la tyrannie du paraître et la frivolité, vont réaliser à force de combats sans merci, une œuvre de salut public. Rien ne semble vraiment avoir changé depuis les romans d'éducation pour jeunes filles qui fleurissaient au XIX<sup>e</sup> siècle. Pour les jeunes martyres laïques d'aujourd'hui comme jadis pour la bonne chrétienne, le chemin de la vertu reste une voie escarpée accessible seulement à une poignée d'élues. À rebours de tant de bons sentiments, certaines jouent carte sur table : « Il y a ce jeu auquel il faut jouer si tu veux être populaire. Le score est calculé en SMS, statuts Facebook, graffitis dans les toilettes et larmes. Plus on inflige de douleur, plus on avance. Le tout, c'est d'avoir toujours un coup d'avance sur les adversaires<sup>30</sup>. » Message entendu par l'héroïne de *The It Girl*<sup>31</sup> qui fabrique les rumeurs la concernant et peut ainsi les contrôler tout comme dans *La Liste*, le personnage de Jennifer se révèle être l'auteur de la liste anonyme et infâmante sur laquelle elle est classée la fille la plus moche du lycée pour la quatrième année consécutive.

Trahison, coups bas, insultes, délation, larmes mais aussi agressions physiques sont le quotidien de ces personnages toujours prêts à faire le coup de poing sur le front d'un monde impitoyable. Ces filles belliqueuses et leurs victimes affichent une nouvelle façon d'être au féminin que toute la culture contemporaine tend à construire et valoriser : la *badass attitude*. Il est évident que la *badass attitude* s'inscrit en contrepoint d'une image de la femme lisse et pacifiée, telle qu'on la trouve encore dans de nombreux magazines et dans beaucoup de romans de *chick lit*. Image qui laisserait croire que tous les combats féministes sont aujourd'hui totalement dépassés. Avec la battante, le fantasme de la femme fatale fait retour. Ce personnage qui adopte la « *killer-attitude* » revendiquée par une des héroïnes de *La Liste* est le fruit de cet *empowerment* [au sens littéral] fantasmatique du féminin, moins politique et orienté que celui de Camille Emmanuelle mais plus glamour, qui envahit notre culture occidentale et où se retrouvent pêle-mêle : le culte et la maîtrise du corps, la sexualité ostentatoire comme être au monde, la revendication des comportements virils pourtant les plus condamnés, la violence et l'agressivité. Ne nous étonnons pas que ces représentations agressives emportent l'adhésion des adolescentes. Elles sont en fait déjà bien ancrées au cœur de leur culture, reflets d'une célébration du pouvoir féminin dans l'air du temps dont la devise pourrait être « Sois belle et bats-toi ! » On retrouve la mise en scène de cette *badass attitude* au cinéma et dans les séries télé, dans les mangas mais aussi chez les stars de la chanson. Un refrain récent du groupe français Superbus célèbre la femme « *Strong and Beautiful*<sup>32</sup> » et un tube de Beyoncé, la militante féministe du Rn'B, l'affirme : « *Who runs the world ? Girls*<sup>33</sup> ! »

---

<sup>30</sup> GIBSEN C., *Blacklistée (Life Unaware, 2015)*, trad. A. Paupy, Paris, Hugo et Cie, 2015, p. 256.

<sup>31</sup> *The It Girl* (New York Publisher, 2005) est le premier volume d'une série de romans, *spin off* de la série *Gossip Girls*, écrite par des écrivains anonyme à partir des idées de Cecily von Ziegesar.

<sup>32</sup> Superbus, « *Strong & Beautiful* », chanson de l'album *Sixtape*, Warner, 2016

<sup>33</sup> « *Run the World (Girls !)* » chanson de l'album 4, Beyoncé Knowles, Nick van de Wall, Wesley Pentz, David Taylor, Adidja Palmer, Columbia, 2011.

Mais le parangon de la battante se trouve certainement dans les nombreux romans de la *sick lit* qui mettent en scène des adolescents atteints de maladies incurables. Depuis *Nos étoiles contraires* (John Green, 2012) se succèdent des récits de jeunes filles qui affrontent la mort avec rage, humour et détermination. Il faudrait étudier davantage ces personnages extrêmes d'adolescents sans avenir. Leur parcours établit une cartographie des valeurs à respecter et à dépasser que les adultes prêtent à la jeunesse : découvrir le sexe, expérimenter la drogue, transgresser la loi d'une part et manifester une conscience écologique, un comportement de consommateur responsable et un réel souci du prochain d'autre part<sup>34</sup>. D'un point de vue littéraire, ces romans réactualisent l'histoire d'amour maudite de Roméo et Juliette mais sans les contingences familiales et morales de l'œuvre de Shakespeare. Le sentiment amoureux seul, pur, débarrassé de toutes les scories dont le charge et l'altère la vie y scintille pour l'éternité, au premier degré. On assiste dans ces récits « d'amour et de mort<sup>35</sup> », à contrepied de la versatilité des rencontres amoureuses dans nos sociétés, au retour d'un vieux fonds romanesque sentimental dépoussiéré qui redore, pour les filles et peut-être aussi quelques garçons, la formule « Pour toujours » en notre ère pragmatique, pressée et un poil cynique du « *speed dating* » et des sites tels que « Adopte-un-mec.com ».

Les filles de la littérature de masse pour adolescents souffrent, encaissent et meurent avec panache. Battantes dans tous les domaines, elles marquent pourtant le pas face à la sexualité et la « première fois » reste encore une étape auréolée de fantasmes, de récits contradictoires et d'injonctions paradoxales.

## **Le sexe sans l'effroi<sup>36</sup> ?**

Avec Internet, la pornographie s'est banalisée. Une enquête du magazine *Top Santé!* de 2012 révèle que 8 femmes sur 10 regardent souvent ou en tout cas ont regardé parfois des films X dans l'année<sup>37</sup>. Entre 14 et 18 ans, les filles sont 45 % à déclarer avoir vu au moins un film porno dans l'année lors de l'enquête 2004 du CSA auprès de 10 000 élèves français. Cette banalisation se manifeste dans la littérature pour adolescentes par la récurrence d'allusions et de références explicites, échangées entre les personnages comme un code « branché », à propos de pratiques sexuelles. Il apparaît pourtant que la sexualité féminine reste toujours un objet de fiction problématique tant semble encore peser sur elle cette « morale sexuelle civilisée »,

---

<sup>34</sup> DOWNHAM B., *Je veux vivre (Before I die, 2007)*, Paris, Plon, 2008.

<sup>35</sup> Ainsi est présentée l'histoire de *Tristan et Yseult* dans la traduction de Joseph Bédier.

<sup>36</sup> QUIGNARD P., *Le Sexe et l'effroi*, Paris, Gallimard, 1994.

<sup>37</sup> Enquête du magazine *Top Santé!* 2012. <<http://www.topsante.com/couple-et-sexualite/sexualite/pratiques-sexuelles/films-porno-82-femmes-les-regardent-10011>>, consulté le 10 juin 2016/ Par ailleurs, 80 % des garçons entre 14 et 18 ans et 45 % des filles du même âge déclarent avoir vu au moins une fois un film X durant l'année passée. *Enquête CSA*, 2004. <<http://www.csa.fr/Etudes-et-publications/Les-dossiers-d-actualite/Les-effets-de-la-pornographie-chez-les-adolescents/Les-resultats-de-l-enquete>>, consulté le 10 juin 2016.

« maladie nerveuse des temps modernes<sup>38</sup> » selon Freud. La littérature, qui a toujours été la fidèle « secrétaire du corps<sup>39</sup> » particulièrement zélée au XIX<sup>e</sup> siècle et principalement attachée à la célébration du corps virginal n'est peut-être pas morte. En effet, la lecture des romans *Young adults* montre que la virginité qui institue la jeune fille n'a rien perdu de sa puissance symbolique et qu'elle continue, avec peut-être un regain d'intensité aujourd'hui, à imprégner fortement l'imaginaire des écrivains et surtout des écrivaines pour la jeunesse. Désacralisée par Judy Blume dès 1975 dans *Forever*<sup>40</sup>, la « première fois » était un thème que l'auteure américaine envisageait avec naturel et qui permettait d'aborder des problèmes importants comme la contraception, l'avortement et les MST. Aujourd'hui, au mépris de toutes les transformations biologiques de la puberté, des expériences individuelles et culturelles qui jalonnent l'adolescence des filles et en font des adultes, la « première fois » redevient fascinante parce que, symboliquement, elle apparaît dans le roman comme le seul rite transformateur de la fille en femme. Dénier la fillette qu'elle est encore à 22 ans, c'est, par exemple, ce qui pousse Bliss, l'héroïne de *Losing it* (2012) à perdre sa virginité : « Je ne voulais pas être vierge [...]. Je ne voulais pas appartenir à cette catégorie des filles coincées, niaises et immatures, qui ne connaissent rien au sexe. Je détestais l'ignorance<sup>41</sup>. » Propos que la Katherin de *Forever* aurait pu tempérer : « En rentrant chez moi je pensai : je ne suis plus vierge. Je n'aurai plus jamais à revivre cette première fois et je suis contente – je suis si contente que ce soit fini ! Pourtant, je ne peux m'empêcher de me sentir déçue. Tout le monde en fait une telle histoire<sup>42</sup>. » Elle n'a pas tort car à force d'atermoiements, de reculades et de procrastinations, la production romanesque contemporaine livre des textes méandreux à partir de discours paradoxaux où il s'agit de banaliser la perte de la virginité d'un côté, tout en sacralisant ce moment par ailleurs.

Melvin Burgess le scandaleux a préféré choisir une voie moins tortueuse et plus originale pour célébrer la transformation de la jeune fille en femme, ramenant la question de la sexualité féminine à une expression primitive. *Lady, ma vie de chienne* (Melvin Burgess, 2001) est l'histoire d'une adolescente rebelle victime d'un mauvais sort qui découvre, dans son incarnation animale, ce qu'est une vie libre, à l'instinct. Leçon édifiante finalement puisque la jeune fille préférera rester chienne que devenir une de ces femmes dont elle décrit le triste sort :

---

<sup>38</sup> FREUD S., *La Morale sexuelle civilisée* (1908), Paris, PUF, 1969.

<sup>39</sup> CABANES J.-L., *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes*, T1, Paris, Klincksieck, 1993.

<sup>40</sup> BLUME J., *Pour toujours (Forever, 1975)*, Paris, Ecole des Loisirs, coll. « Médium », 1986.

<sup>41</sup> CARMACK C., *Ce si joli trouble (Losing it, 2012)*, trad. S. Passant, Paris, Editions La Martinière, 2014, p. 10.

<sup>42</sup> BLUME J., *op. cit.*, p. 110.

Travailler, travailler, travailler, faire des choses que je ne voulais pas faire, vivre en attendant le week-end et quelques semaines de vacances par an. Devenir parent! Suer et souffrir pour mettre au monde un gros bébé complètement dépendant. S'inquiéter pour lui, s'occuper de lui. [...]. Rentrer le soir, récupérer le bébé, avoir encore plus de travail et tout faire pour que ce bébé devienne comme les autres. Et ça pendant des années et des années. Les couches, le caca, les examens, les contrôles, le travail, amen, amen, amen<sup>43</sup>.

Mais la métamorphose permet aussi au roman d'opposer symboliquement l'adolescente qui veut jouir de son corps à d'autres femmes (ses amies, sa sœur aînée, sa mère) qui la condamnent à partir d'un reproche répété « Tous ces garçons ! » Le leitmotiv institue le hiatus qui s'opère socialement et culturellement dans l'esprit des femmes elles-mêmes, entre celles qui se respectent – comprendre que les hommes respectent –, et celles qui se comportent comme des chiennes et que les hommes traitent de « pouffes<sup>44</sup> ». La visée de *Lady* rejoint donc sur ce point la réflexion portée par certains succès de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi on a pu voir la femme se redécouvrir en truie<sup>45</sup> sous la plume de Marie Darrieussecq et ce qu'écrit Virginie Despentes dans *Les Chiennes savantes* : « C'était une fille singulière, survoltée et majestueuse. Excessive en toutes choses, tarée sans feinte mais dotée d'un sens rare de l'abus systématique<sup>46</sup> » trouve son expression animale dans le roman de Burgess : « Quelle journée formidable ça a été ! Le plus beau jour de ma vie ! Chasser, jouer, se cacher, baiser. Bobby avait raison, ce n'était rien d'autre qu'un bon vieux mélange d'hormones et de sexe. [...]. Quitte à être transformé en chien, soyez une chienne<sup>47</sup>. »

En règle générale, cependant, le roman pour adolescentes s'arrête sur le seuil de la chambre à coucher. Mais plusieurs éléments ont permis aux auteurs de s'emparer de la sexualité sans craindre la censure. D'une part, la nécessité pour les éditeurs de répondre à ce lectorat féminin dont la jeunesse s'étire en une longue période qui ne connaît pas de limites d'âge. Depuis 2009, issue du phénomène de l'autoédition numérique, une nouvelle catégorie de romans est née, le *New Adults* qui se distingue par trois critères : il s'agit d'histoires de jeunes entre 18 et 25 ans, de la fin du lycée aux débuts dans la vie active, écrites par des femmes ; les récits se centrent sur les premières expériences qui marquent le passage à la vie adulte d'une jeune fille : premières difficultés, premier travail, première « vraie » relation amoureuse ; enfin ces romans comportent des scènes de sexe détaillées. Un bestseller planétaire, *Cinquante nuances de Grey* (E. L. James, 2011; dès 2009 sur internet) allait apporter un renouveau à la romance érotique et une matrice diégétique abondamment reprise dans la catégorie *New Adults*. Le roman a fait couler beaucoup d'encre non seulement parce qu'il est taxé de « *mommy porn* » et qu'il a, soi-disant, dopé les ventes de cravaches et de boules de geisha, mais parce que, selon la sociologue Eva

---

<sup>43</sup> BURGESS M., *Lady, ma vie de chienne (Lady, my Life as a Bitch, 2001)*, trad. L. Devaux, Paris, Gallimard, « Scripto », 2002, p. 236.

<sup>44</sup> REDMERSKI J. A., *Loin de tout*, Paris, Milady, 2014; Version Ebook, p. 191.

<sup>45</sup> DARRIEUSSECQ M., *Truisme*, Paris, P.O.L., 1997.

<sup>46</sup> DESPENTES V., *Les Chiennes savantes*, Paris, Florent-Massot, 1998, p. 17.

<sup>47</sup> BURGESS M., *op. cit.*, p. 159.

Illouz :

Il incarne le triomphe final d'un point de vue féminin dans la culture, centré sur l'amour et la sexualité, sur les émotions, sur la possibilité (ou l'impossibilité) de vivre une relation amoureuse sur le long terme avec un homme, ainsi que sur l'entremêlement de la souffrance et du plaisir dans les relations amoureuses et sexuelles<sup>48</sup>.

Effectivement, *50 nuances de Grey* est, d'un point de vue féminin, le roman d'apprentissage à la sexualité, par des pratiques particulières, le BDSM, d'une fille de 20 ans sous la conduite d'un homme expérimenté et (un peu) plus âgé qu'elle. Sans entrer dans l'analyse détaillée de l'œuvre, on peut en extraire les éléments principaux qui se versent dans la littérature *New Adults*. En premier lieu, on retiendra l'importance accordée aux différentes étapes de la négociation sexuelle entre les deux partenaires. Contre tout soupçon de harcèlement, de violence, voire de viol (pierre d'achoppement aujourd'hui dans les relations hétérosexuelles), chaque étape de la soumission d'Ana et de la domination de Grey font l'objet d'un accord commun réfléchi, abondamment discuté, amendé. La sexualité est présentée comme un contrat entre deux adultes éclairés sur ses clauses et y consentant. En second lieu, on notera l'importance du corps à la fois objet de souffrance et de plaisir toujours exposé au centre du récit. Sa représentation définit les critères esthétiques des corps masculins et féminins qui façonnent un idéal résumé par l'emploi de l'adjectif « sexy » dans les jugements portés sur les individus ; par ailleurs, les images du corps sans cesse convoquées nourrissent les fantasmes de la lectrice ou du lecteur. Troisième point important : parce qu'il met en scène le consentement volontaire à la discipline et au bondage et l'éveil de désirs sexuels insoupçonnés comme étapes indispensables à une vraie histoire d'amour, *50 nuances de Grey* renverse le scénario traditionnel du roman sentimental. Il pose la sexualité comme première dans la quête amoureuse et son épanouissement comme garantie de la qualité et de la fiabilité des sentiments en construction. Enfin, par la résolution de la crise morale du personnage féminin, mise en tension tout au long du récit et exprimée par antonymes : « esclave/maître ; plaisir du luxe/prostitution », au profit d'une relation satisfaisante et équilibrée, l'expression d'un féminisme harmonieux se fait jour revendiquant la soumission comme source de plaisir et non plus seulement comme la manifestation du pouvoir patriarcal sur la condition féminine.

On pourrait croire que ces histoires de fesses et de fessées demeurent en marge de la culture et de l'imaginaire des adolescentes mais un très rapide pas de côté dans le monde des « *fanfictions*<sup>49</sup> » nous prouve le contraire. Cette pratique d'écriture seconde, qui joue du « *what else* », du « *what if* » vise à prolonger de différentes manières un roman, un film ou une série adulés. Sébastien François a montré dans une étude que « la majorité des auteurs sont des

---

<sup>48</sup> ILLOUZ E., *Hard Romance. Cinquante nuances de Grey et nous*, Paris, Seuil, 2014, p. 11-12.

<sup>49</sup> *50 Shades of Grey* était à l'origine une *fanfiction*.

adolescentes ou des jeunes femmes, quelle que soit la teneur des textes<sup>50</sup> » et il ajoute : « les *fanfictions* semblent donc dotées d'une dimension identitaire forte<sup>51</sup> ». Dans le vaste domaine des *potterfictions* (écrits de fans à partir de l'œuvre de J.K. Rowling), les *slash* (récits à caractère sexuel explicite) nous montrent bien « à quoi rêvent les jeunes filles ». Hermione, idéal de la fille sage, incarnation parfaite de la première de la classe, est un personnage saisi à la fin de l'adolescence et particulièrement malmené par les fans qui prennent plaisir à détruire l'icône trop lisse pour la transformer en mauvaise fille. Milène Tournier écrit que les fans forcent « le personnage à endosser le rôle de la Lolita avec un rien d'excès, comme une actrice débutante qui surjouerait sa partition en empruntant les codes d'une féminité mordante<sup>52</sup> ». Codes récupérés sans doute dans les zones obscures de la culture adolescente où il semblerait que le roman de E.L. James ait trouvé sa place :

Déglutissant, les yeux baissés, Hermione s'avança entre les rangs et rejoignit le bureau de Rogue, elle plaça ses mains dans son dos, Rogue la fit basculer, en travers de ses genoux. Soudainement, ses mains furent tirées ensemble et liées assez serrées, mais pas trop. Le maître des Potions commença à la fesser ardemment, [...] Hermione criait, rebondissait sur ses genoux, haletait, frémissait. [...] Elle aimait vraiment la douleur. Son cul avait viré au rose vif. Finalement, les yeux pleins de larmes, elle expira le mot de sûreté et Rogue cessa de la fesser. Elle frissonna sur ses genoux, les cuisses trempées. Il ramena la main sur sa peau blessée, et commença à la caresser doucement alors qu'elle sanglotait. Le maître des potions glissa sa main vers le bas, pour caresser légèrement ses lèvres intimes. Il effleura son clitoris et Hermione cria : Oh, c'est si bon<sup>53</sup>!

Écrits par des jeunes filles et lus par des jeunes filles, ces textes nous renseignent sur les imaginaires partagés par les communautés de fans et au-delà par nombre d'adolescentes puisqu'elles y viennent chercher, « une certaine identification précise, détaillée, un certain type d'itinéraire de personnage ; [elles viennent] reconnaître, plus que découvrir<sup>54</sup> ».

## **Jeunes filles perturbées cherchent suicide boys désespérément**

Alors, que viennent reconnaître les jeunes filles dans les romans *New Adults* ? Deux bestsellers, *Loin de tout* (J.A. Redmerski, 2013) et *Te succomber* (Josinda Wilder, 2013) nous fournissent tous les ingrédients du genre. Prenez d'abord un personnage féminin âgé de 20 ans et très perturbé. Non sans raison d'ailleurs car son premier petit ami est mort et qu'elle ne s'en remet pas. A ce deuil, on peut rajouter bien sûr le divorce des parents parce que le père trompe la mère, un frère en prison et la trahison d'un autre petit ami. Elle est brisée, ce qu'elle manifeste

---

<sup>50</sup> FRANÇOIS S., « Les *fanfictions*, nouveau lieu d'expression de soi pour la jeunesse ? », *Presses de Sciences Po*, n° 46, 2007, 58-68. <<http://www.cairn.info/revue-agera-debats-jeunesses-2007-4-page-58.htm>>, consulté le 17 février 2017.

<sup>51</sup> *Ibidem*.

<sup>52</sup> TOURNIER M., « Miss Granger 2.0 Hermione Granger dans les fanfictions, la chute d'une tête de classe », communication à la journée d'études *Mauvaises Filles*, Université de Bordeaux-ESPE d'Aquitaine, octobre 2015, à paraître.

<sup>53</sup> <[aosalys.publications.over-blog.com/.../merry-xxxmas-professor-snape-7](http://aosalys.publications.over-blog.com/.../merry-xxxmas-professor-snape-7)>, consulté le 10 juin 2016.

<sup>54</sup> TOURNIER M., *op. cit.*

par des troubles du comportement : elle décide d'errer seule et sans but à travers les Etats Unis ; elle se taillade de temps en temps les avant-bras. Un type romanesque se dessine : la victime d'un sort acharné qui louche du côté de la littérature mélodramatique du XIX<sup>e</sup> siècle où la pathétique *Vierge mais déshonorée* (Charles Mérouvel, 1898) côtoyait *les Deux orphelines* (Adolphe d'Ennery et Eugène Cormon, 1874). En même temps, face à tant d'adversité s'impose, aujourd'hui comme hier, un projet narratif : il faut redonner à cette malheureuse le goût de vivre. Arrive alors l'Amour sous le masque du destin – la prédestination est un motif abondamment commenté –, secondé par la Nature qui rend inévitable l'irrésistible attraction mutuelle puisque elle est une fille et qu'il est « un mâle dominateur complètement primitif<sup>55</sup> ». Les adjectifs s'accumulent et se répètent pour décrire l'homme (de moins de trente ans) et rajouter à sa nature brute. Il est « puissant et dur<sup>56</sup> » ; sa virilité est « sauvage et crue<sup>57</sup> » ; son torse est « un chef-d'œuvre de muscles virils, durs, massifs et épais<sup>58</sup> ». Bien entendu, il est tatoué sur tout le corps, prend des poses sexy (à son insu) et est si beau qu'il a même été mannequin. Bref, le héros du genre *New Adults* est un de ces « *Suicide boys* » dont la communauté s'affiche sur Instagram et Facebook<sup>59</sup> et dont les photos sont mises en accroche sur de nombreuses couvertures. Faut-il préciser que son membre viril, longuement observé par la jeune fille fascinée et tout à la fois attirée est simplement « énorme », ce qui nous vaut cette confidence grivoise de Nell : « Ça me prend un temps fou de le caresser de la base jusqu'en haut<sup>60</sup>. » Le caractère, la personnalité de ce Superman sont congruents à son potentiel physique : il n'a pas fait d'études (Colton, c'est son secret, est analphabète) mais il excelle dans un métier manuel avec une prédilection pour la mécanique. Il est aussi poète et surtout guitariste et chanteur – plutôt dans le registre folk que Rock'n roll – se produisant sur de petites scènes, pour le plaisir. S'il négocie chaque baiser, chaque caresse avec l'héroïne parce qu'il veut lui apprendre le plaisir et plus encore, « [lui] montrer vraiment ce que c'est de vivre<sup>61</sup> », il a aussi peur de la blesser car elle est « douce et innocente<sup>62</sup> », « aussi légère qu'une plume, comme une fée, faite de verre et de magie, de porcelaine délicate<sup>63</sup> ». Pour autant, l'homme idéal sait ce qu'il veut et sa volonté agit toujours comme un puissant aphrodisiaque : « C'est tellement sexy quand il me donne des ordres. Je sens un picotement dans mon ventre, un frisson dans mes cuisses<sup>64</sup> » avoue Nell, tandis que Camryn perd complètement le contrôle d'elle-même le soir où Andrew la met en garde : « Si tu me laisses te baiser, tu devras accepter d'être tout à moi » :

---

<sup>55</sup> REDMERSKI J. A., *op. cit.*, p. 123.

<sup>56</sup> WILDER J., *Te succomber*, Paris, Michel Lafon, 2014. Ebook version.

<sup>57</sup> *Ibidem*, p. 10.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 82.

<sup>59</sup> <<https://www.facebook.com/OfficialSuicideBoys/>>, consulté le 10 juin 2016.

<sup>60</sup> REDMERSKI J. A., *op. cit.*, p. 85-86.

<sup>61</sup> *Ibidem*, p. 130.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>63</sup> WILDER J., *op. cit.*, p. 157.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 83.



Une vague de plaisir indescriptible me parcourt le corps. Ses mots me forcent à me soumettre. Mon cœur m'incite à répondre une chose, mon esprit m'encourage à en dire une autre. Je n'écoute ni l'un ni l'autre car pour l'heure ma réflexion se situe juste entre mes cuisses<sup>65</sup>.

Finalement, au-delà de sa conclusion, le roman suggère toujours un avenir heureux : la brute et la fée vont vivre ensemble et pour longtemps une magnifique histoire d'amour, puisque « quand on est *vraiment* amoureux, c'est pour la vie. Le reste n'est qu'aventures et illusions<sup>66</sup> ». Ce que nous exposent ces histoires, ce sont les conditions pour que se réalise une « vraie » histoire d'amour : des corps qui correspondent aux canons genrés de la mode, une gradation savante de pratiques sexuelles dont l'homme est le maître d'œuvre et surtout que soient marqués les trois moments du passage de la fille à la femme :

1. La conscience d'une métamorphose : « En quoi Andrew Parrish me transforme-t-il ?<sup>67</sup> », se demande Camryn.

2. La conscience d'un désir qui serait l'archétype du genre féminin : « Je pense aimer la soumission<sup>68</sup> » avoue-t-elle.

3. L'acceptation de la hiérarchie sexuelle mais aussi sociale des genres : « Je t'appartiens, Andrew Parrish... je veux que tu me possèdes<sup>69</sup> » capitule Camryn.

Le succès de ces romans *New Adults* interroge. Ils sont plutôt mal écrits et tiennent autant de la littérature sentimentale de masse que du produit formaté. Pourtant, ils sont des bestsellers et à ce titre, « des baromètres des normes et des idéaux d'une société<sup>70</sup> ». Sur les sites et les forums, les lectrices sans être forcément dupes des ficelles de la romance, s'enthousiasment pour *Loin de tout* ou *Te succomber*. Les personnages masculins et les scènes de sexe remportent les suffrages. Je propose donc de considérer les romans *New Adults* comme les contes de notre hypermodernité à l'usage des jeunes adultes<sup>71</sup>. Il s'agit bien de récits où s'inscrivent les tensions et les contradictions au cœur de nos sociétés et particulièrement dans les rapports homme-femme. Ils constituent à la fois des éléments de la culture des jeunes et un matériau qui construit des pans de leur imaginaire. Si le retour dans la fiction des palabres amoureuses et le surinvestissement du corps dans sa matérialité peut surprendre, peut-être faut-il l'envisager comme un contrepoint possible aux rencontres virtuelles et par trop désincarnées qu'offrent les sites et les réseaux sociaux. Il faut y voir aussi la puissance sociale et culturelle qui façonne encore les corps en fonction du genre. On a beaucoup plaint (ou secrètement admiré) la pauvre « bimbo » aux implants mammaires généreux et aux lèvres

---

<sup>65</sup> REDMERSKI J. A., *op. cit.*, p. 119.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 289.

<sup>70</sup> ILLOUZ E., *op. cit.*, p. 8.

<sup>71</sup> Sur le concept d'hypermodernité et de ses composantes, voir AUBERT N. (dir.), *L'Individu hypermoderne*, Ramonville Saint-Agne, ERES, 2004.

siliconées, il est peut-être temps de se préoccuper des pectoraux hypertrophiés des jeunes garçons auxquels on fait croire que c'est ainsi que les filles les désirent<sup>72</sup>. Les scènes sexuelles explicites, d'automutilation, de combats décrites avec un luxe de détails s'inscrivent dans la banalisation de la pornographie, élément avec le hard et le gore d'une culture trash et violente dont les éclats, par intervalle, entendent bousculer et provoquer les sociétés abruties de surconsommation<sup>73</sup>. Mais placer la sexualité au cœur des récits dépasse la seule provocation tant elle est investie d'un statut ambigu : elle se présente à la fois comme gage de réalisme et le récit peut alors se réclamer du manuel d'apprentissage, et en même temps elle est chargée d'un idéal fantasmatique qui sélectionne les élues et que seul le véritable amour permet d'atteindre. Par conséquent, si les princesses d'aujourd'hui ne veulent plus d'un chaste baiser pour s'éveiller mais attendent du prince charmant un cunnilingus réussi, cela reste toujours à la condition qu'après la jouissance, comme dans les contes, « ils se marièrent et vécurent heureux jusqu'à la fin des temps. »

Le genre *New Adults* accumule les clichés, redistribue et renforce les « rôles de genre », célèbre à pleine page la soumission consentie de la femme à son maître, l'homme, le mâle qui fait retour en force. De frissons en pâmoisons, la jeune fille fait l'apprentissage du sort que lui réserve son destin de femme : devenir la compagne adulée mais obéissante d'un homme. Ce projet auctorial porté essentiellement par des femmes signe peut-être le ras-le-bol d'un féminisme « à la maman », agressif et androphobe pour exposer les contradictions que souhaitent assumer la femme moderne. Il apparaît surtout régressif, voire réactionnaire. Les héroïnes de ces romances érotiques sont le verso des courageuses *badasses* et des modèles d'identification féminins problématiques tant on les montre en pantins manipulés, dépendants et conditionnés : « Il va falloir que tu me dises ce que tu veux, Camryn.[...] » exige Andrew. « Tu n'obtiendras rien à moins de réclamer de façon convaincante<sup>74</sup>. » A la perspective d'un tel dressage on comprend mieux la décision de l'héroïne de Burgess à qui on a envie de crier, au nom de toutes les héroïnes de ces nouvelles romances : « Cours, Lady ! Cours ! »

## Conclusion

Les écrivaines contemporaines de littérature *mainstream* pour adolescentes semblent investies d'une mission : elles écrivent pour avertir et prévenir. Les visions du monde adolescent qu'elles proposent sont plutôt sombres et, comme dans les histoires de nos/leurs grands-mères, l'homme dangereux mais fascinant rôde toujours maintenant à l'orée des cours de récré, des

---

<sup>72</sup> Voir sur la construction du mâle, *American Male* (Michael Rohrbaugh, MTV, 2016). Note de présentation : « *The film explores how men are taught homophobia and toxic masculinity.* »

<sup>73</sup> On peut citer le scandale provoqué par le plug anal de 24 m de Paul Mc Carthy installé à Paris, place Vendôme, en octobre 2014 pour la Foire internationale de l'art contemporain (Fiac).

<sup>74</sup> REDMERSKI J. A., *op. cit.*, p. 361.

réseaux sociaux et des *chats* de rencontre. Cette littérature éducative, plutôt anxiogène regarde vers le passé dans un sursaut de normalisation des comportements genrés mais se réclame aussi du présent tant elle pousse les filles vers « le goût du nouveau, le dépassement de soi, de la conquête, de l'expérimentation personnelle » caractéristiques de nos sociétés hypermodernes selon Sébastien Charles<sup>75</sup>.

Cette posture maternante qui vise sans aucun doute à aider les filles à grandir apparaît ancrée dans les plus archaïques des stéréotypes dès que le roman *New adults* aborde la sexualité. Le consensus étonne s'il ne consterne pas : elle a beau jouer à la battante invincible, pour être heureuse la jeune fille devra devenir une femme dominée par le mâle auquel elle appartient. Vieux refrain remis au goût du jour où s'exposent les contradictions au cœur des relations homme-femme. En ce sens, on peut/on doit( ?) lire ces romances contemporaines comme des manuels de *self help* qui manquaient peut-être à l'éducation des filles d'aujourd'hui. Et c'est sans doute ce qu'a compris E. L. James quand elle pose dans *50 nuances de Grey* comme figure tutélaire à l'initiation sexuelle d'Ana la malheureuse Tess d'Urberville, voix des filles naïves de son temps :

Pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'il y avait du danger avec les hommes ? Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie ? Les dames savent contre quoi se défendre parce qu'elles lisent des romans qui leur parlent de ces tours-là ! Mais je n'ai jamais eu l'occasion d'apprendre de cette façon et vous ne m'avez pas aidée<sup>76</sup>!

A plus d'un siècle de distance, le roman *Young et New adults* semble lui aussi avoir entendu cette plainte émouvante. Tout bien considéré, son projet n'est peut-être pas d'apprendre aux jeunes filles ce qu'il en est des hommes et comment en user mais plutôt de perpétuer le cliché de ce que l'on ne veut pas voir changer en elles, afin de perpétuer le mythe de « l'éternel féminin ». Sous la combinaison en cuir de la *badass*, ces histoires continuent de faire battre le cœur d'Emma Bovary.

---

<sup>75</sup> CHARLES S., *De la postmodernité à l'hypermodernité* », in *Argument*, vol. 8, n° 1, 2005.

<sup>76</sup> HARDY T., *Tess d'Urberville* (1891), version Ebook Kobo, p. 464.

## Bibliographie

- ABBOTT M., *Vilaines filles*, trad. Par Jean Esch, Paris, JC Lattes, 2013.
- AUBERT N. (dir.), *L'Individu hypermoderne*, Ramonville Saint-Agne, ERES, 2004.
- BAZIE I., « *Texte littéraire et rumeur. Fonctions scripturaires d'une forme d'énonciation collective* », *Protée*, vol. 32, n°3, 2004. <<http://id.erudit.org/iderudit/011260ar>>, consulté le 17 février 2017.
- BEAUVAIS C., *Les Petites Reines*, Sarbacane, « Exprim », 2015.
- BLUME J., *Pour toujours (Forever, 1975)*, Paris, Ecole des Loisirs, coll. « Médium », 1986.
- BOYD d., *It's Complicated. The Social Lives of Networked Teens*, New Haven, Yale University Press, 2014.
- BURGESS M., *Lady, ma vie de chienne (Lady, my Life as a Bitch, 2001)*, trad. L. Devaux, Paris, Gallimard, « Scripto », 2002.
- CABANES J.-L., *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes*, T1, Paris, Klincksieck, 1993.
- CABOT M., *Le Jour où j'ai voulu devenir populaire (How to be popular, 2006)*, Paris, Hachette, 2006.
- CARMACK C., *Ce si joli trouble (Losing it, 2012)*, trad. S. Passant, Paris, Editions La Martinière, 2014.
- CHARLES S., *De la postmodernité à l'hypermodernité*, in *Argument*, vol. 8, n° 1, 2005.
- CORNELL B., *Teen-Age popularity guide*, Boston, Dutton Books for Young Readers, 1951.
- DARRIEUSSECQ M., *Truisme*, Paris, P.O.L., 1997.
- DESPENTES V., *Les Chiennes savantes*, Paris, Florent-Massot, 1998.
- DI CECCO D., « *Gossip Girls : Le rôle du potin dans quelques romans pour adolescentes* », *Nouvelle Revue Synergie Canada*, n°7, 2014. <<http://journal.lib.uoguelph.ca>>, consulté le 3 novembre 2016.
- DOWNHAM B., *Je veux vivre (Before I die, 2007)*, Paris, Plon, 2008.
- ELLIS B. E., *Moins que zéro*, trad. Brice Matthieussent, Paris, Christian Bourgeois, 1986.
- EMMANUELLE C., *Sexpowerment – Le sexe libère la femme (et l'homme)*, Paris, Editions Anne CARRIERE, 2016.
- François S., « *Les fanfictions, nouveau lieu d'expression de soi pour la jeunesse ?* », *Presses de Sciences Po*, n° 46, 2007, 58-68. <<http://www.cairn.info/revue-agera-debats-jeunesses-2007-4-page-58.htm>>, accédé le 17 février 2017.
- FREUD S., *La Morale sexuelle civilisée (1908)*, Paris, PUF, 1969.
- GAGNON M., *Ne t'arrête pas (Don't Turn Around, 2012)*, Paris, Nathan, 2015.
- GIBSEN C., *Blacklistée (Life Unaware, 2015)*, trad. A. Paupy, Paris, Hugo et Cie, 2015.
- HARDY T., *Tess d'Urberville (1891)*, version Ebook Kobo.
- HINCKEL F., *Populaire ?*, Paris, Rageot, 2015.
- ILLOUZ E., *Hard Romance. Cinquante nuances de Grey et nous*, Paris, Seuil, 2014.
- JENKINS H., *La Culture de la Convergence. Des médias au transmédia (2006)*, trad. C. Jaquet, Paris, Armand Colin, 2014.
- JONES D., « *Gossip : Note on Women's Oral Culture* », *Women's Studies International Quarterly*, n°3, 1980, p. 194-195.
- LIPOVETSKY G., *L'Ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1983.
- NORDIN M., *Les Anges de l'abîme*, Paris, Edition du Rouergue, 2014. (Version Ebook)
- QUEYSSI L., *Menace sur le réseau*, Paris, Rageot, 2015.
- QUIGNARD P., *Le Sexe et l'effroi*, Paris, Gallimard, 1994.
- REDMERSKI J. A., *Loin de tout*, Paris, Milady, 2014.
- SERVOISE S. (dir.), « *L'art de l'intime* », *Raison Publique*, n° 14, avril 2011.
- THALER D., ALAIN J. B., *Les Enjeux du roman pour adolescents. Roman historique, roman-miroir, roman d'aventures*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- TOURNIER M., « *Miss Granger 2.0 Hermione Granger dans les fanfictions, la chute d'une tête de classe* », communication à la journée d'études *Mauvaises Filles*, Université de Bordeaux-ESPE d'Aquitaine, octobre 2015, à paraître.

UNDERWOOD M. K., *Social Aggression Among Girls*, New York-London, The Guilford Press, 2003.  
VAN WAGENEN M., *Populaire. L'histoire vraie d'une geek devenue reine du vintage*, Paris, Michel Lafon, 2014.  
VILLEMINOT V., *Réseaux* (vol. 1), Paris, Nathan, 2013.  
VIVIAN S., *La Liste*, Paris, Nathan, 2013.  
WILDER J., *Te succomber*, Paris, Michel Lafon, 2014.  
WITEK J., *Mauv@ise connexion*, Vincennes, Talents Hauts, 2015.  
WOLF N., «Young Adult Fiction: Wild Things», *New York Times*, 12 mars 2006.  
<[http://www.nytimes.com/2006/03/12/books/review/12wolf.html?\\_r=3&](http://www.nytimes.com/2006/03/12/books/review/12wolf.html?_r=3&)>, consulté le 4 juin 2016.